Le restaurant des Grandes Roches

Bien connu autrefois par tous les habitués du Chenit, il reste un peu mystérieux pour ses origines et pour son histoire tout au long du XIXe siècle. Il n'est pas cité dans l'indicateur vaudois de 1856. Dans le dictionnaire du canton de Vaud de 1888, sous Aux Grandes Roches, on découvre Constant Audemars, épicerie. Nul doute qu'il y ait aussi là un débit de boissons diverses, ne serait-ce que pour rassasier ces Messieurs les contrebandiers venus se procurer le nécessaire à l'épicerie adjacente.

L'Almanach-Annuaire du Val de Joux pour 1895, précise : Audemars, Maurice, Grandes-Roches, Epicerie, café. Idem pour le même Almanach, version 1896.

L'IV de 1901 donne : Aubergiste – Audemars, Maurice, café-restaurant, Grandes Roches.

IV 1905 : Bornand Arnold, café des Grandes Roches.
IV 1910 : Frioud Théophile, café des Grandes Roches.
IV 1915 : Ducret Paul, café des Grandes Roches.
IV 1920 : Aubert Alfred, café des Grandes Roches.
IV 1925 : Brawand Auguste, café des Grandes Roches.
IV 1930 : Roussy Robert, café des Grandes Roches.
IV 1934 : Diama Nelly, Grandes Roches.
IV 1935 : Diama Nelly, ferme-restaurant des Grandes Roches.
IV 1937 : Diama Nelly, ferme-restaurant des Grandes Roches.
IV 1940 : Benoît-Heuby A., café Grandes Roches.

Comme il n'y a plus rien dès cette époque, on peut supposer que le café des Grandes Roches a fermé ses portes. C'est toute une époque qui se termine. Celle-ci évoquée par les deux articles publiés suite à l'incendie de 1912 :

Incendie[1]

Mardi soir, à neuf heures environ, un incendie dont on ignore absolument les causes, a détruit la maison des « Grandes-Roches », le berceau de la famille Audemars et depuis quelques années, la propriété de M. Jules Reymond, au Brassus.

Cette habitation, plusieurs fois agrandie ou restaurée, avait un café-restaurant. Un magasin y était installé ; ses principaux clients étaient autrefois les contrebandiers français. Aux alentours pittoresques invitant aux douces flâneries des après-midi ensoleillés, c'était une maison accueillante dont beaucoup regretteront la disparition. C'est un lambeau de l'ancien temps disparu à jamais.

[1] FAVJ du 12 septembre 1912, sans nom d'auteur.

Cette maison-chalet était occupée par la famille de M. Théophile Frioud. Vu la rapidité du sinistre, très peu de mobilier a été sauvé ; le gros bétail a cependant pu être lâché à temps ; quelques consommateurs jouaient au binocle ; ils n'ont pu que sortir en hâte et assister impuissants à l'embrasement général. Tout secours aurait été inutile. La lueur de l'incendie a été très intense deux heures durant.

La taxe cadastrale de l'immeuble est de fr. 14 500.-. Le mobilier, le magasin et le bétail étaient assurés pour une somme d'environ 14 000.-

Derrière les Grandes Roches[2]

Ce n'est pas sans un certain poignement de cœur que de nombreuses personnes ont appris la destruction par le feu de la ferme des Grandes Roches.

Ce n'était pas une maison quelconque ; elle n'appartenait pas seulement au propriétaire légal, au locataire ; elle était un peu un bien commun sur lequel chacun se sentait des droits d'amitié – ceux qui naissent dans le cœur de quantité de personnes à l'égard des choses vénérables qui ont vu passer d'innombrables générations. Aussi sa disparition est-elle une sorte de deuil public.

Certes, elle n'était pas une belle maison, la ferme des Grandes Roches. Plus qu'aucune autre de la commune elle avait conservé, extérieurement tout au moins, un caractère d'ancienneté et de bonne vieille demeure et personne n'y entrait sans lui porter une pensée de respect et de légitime vénération.

Elle était en effet le berceau de l'importante famille Audemars, et plus que pour beaucoup d'autres, l'histoire de sa fondation, de ses transformations, et surtout de toutes les choses qu'elle a vues, serait des plus intéressantes.

Mais si elle n'était pas belle au sens que l'on donne à ce mot en fait d'architecture, elle s'adaptait merveilleusement au cadre ambiant. Basse, écrasée, grise de toiture, grise de façade, surplombée par un groupe d'érables séculaires, elle était la maison qui s'harmonisait, dans sous ses éléments avec la nature environnante. Les molles ondulations des collines voisines, les teintes sévères des bois ne souffrent pas des bâtiments qui s'élèvent haut vers le ciel, ni des tons criards jetant de fausses notes dans les couleurs neutres du paysage. On ne pouvait souhaiter, en cet endroit, bâtiment mieux en rapport avec ce dernier.

Grâce au restaurant et au magasin qui y étaient installés depuis une date sans doute bien ancienne, la ferme des Grandes Roches était un endroit très fréquenté et fort populaire.

Autrefois nos bons voisins de France en avaient fait un centre d'approvisionnement important pour leur industrie extralégale. Petit à petit, le cordon douanier ayant tendu autour de la frontière des mailles de plus en plus serrées, le magasin avait perdu beaucoup de sa prospérité des temps jadis.

[2] FAVJ du 19 septembre 1912

Le café des Grandes Roches, qui ne le connaissait ? Les voituriers, les bûcherons, les forestiers y buvaient volontiers un verre en passant. Qui leur jetterait la pierre ? Au retour d'une tournée pénible dans les bois, dans la neige profonde, une halte en cette maison hospitalière, dans la salle basse et bien chaude, n'était-elle pas indiquée ?

Il servait de centre de ralliement à de nombreux groupes d'excursionnistes. – « On se retrouvera aux Grandes Roches ! ». – Tel était le mot d'ordre de tous ceux que leur plaisir ou leurs affaires appelaient dans le grand mas forestier situé plus à l'ouest. Toutes les Commissions de gestion du Conseil communal s'y donnaient rendez-vous avant de partir pour l'inspection des propriétés des Grandes Roches. Elles s'y arrêtaient tout aussi volontiers au retour, et maintes fois plus longtemps qu'à l'aller.

Et pour le promeneur solitaire, n'était-il pas indiqué d'y faire une courte halte, lorsque après une longue randonné à travers la *neuf* et la *dix* du Risoux, ou la Combette et Mézery, il rentrait par la voie des Grandes Roches dans la région habitée. Après avoir déposé son sac et sa canne, il s'asseyait à la longue table rustique à l'ombre du vieux plane et commandait trois décis de nouveau qu'il savourait ensuite avec une volupté évidente.

Parmi les promeneurs du dimanche, il en est qui n'aiment pas les chemins fréquentés ; ils préfèrent la solitude. Vous les voyez aller lentement, toujours par deux, la main dans la main, en se regardant et en se disant les tendres choses que la nature souffle sans cesse à l'heureuse jeunesse. Pour ceux-là, Derrière les Grandes Roches était un but idéal et ne les y avez-vous pas constamment rencontrés ? Par le beau temps, ils s'arrêtaient à l'ombre d'un sapin ; en cas contraire, ils entraient un peu timidement et prenaient place dans la *chambre à coté.*

Mais les Grandes Roches constituaient surtout un but de promenade pour les familles, les familles à *poussette*, le dimanche après-midi. Aussi l'endroit se prête merveilleusement à de telles sorties ; à proximité immédiate, il y a des arbres, de l'ombre, des pelouses, des fleurs, tout ce qu'il faut pour les ébats des petits et la sieste des grands. On apporte avec soi le goûter qu'on prend sur l'herbe, assis en rond ; quand l'heure est là, on s'en va au café acheter le pain et le *liquide*, et quel appétit on met à dévorer ce frugal repas de plein air.

Qui dira les bonnes et saines heures vécues par tant et tant de familles dans le voisinage du café des Grandes Roches. Et quand la musique était de la partie, quand les éclats des cuivres faisaient retentir les échos voisins, c'était une fête pour tous !

La maison des Grandes roches n'est plus ; en peu d'instants le feu l'a anéantie. Ma sympathie s'en va tout naturellement à la famille du fermier certes fort cruellement éprouvée par le sinistre, mais elle s'en va à la maison elle-même, à laquelle me rattachaient de nombreux souvenirs et tout autant de scènes vécues ou aperçues au hasard du passage.

Dans les lieux où nous passons, nous laissons toujours quelque chose de nous-même, mais nous y prenons aussi un peu de leur substance, de leur âme, pour l'incorporer à la nôtre. Ainsi en est-il des Grandes Roches ; tous, nous en avons remporté quelque heureuse impression et voilà pourquoi, tous, nous déplorerons longtemps l'incendie du 10 septembre 1912 qui a fait disparaître le restaurant des Grandes Roches.

E.S.[3]



Ce qui constitue très certainement la plus ancienne photo du Café des Grandes Roches, début de siècle. Nous sommes toujours probablement au temps de Maurice Audemars qui cèdera bientôt la patente à Arnold Bornand. Les murs de pierre sèche sont alors en parfait état. Non seulement le café est fort fréquenté, mais aussi l'on ne doit négliger d'aucune manière la partie agricole de l'entreprise.

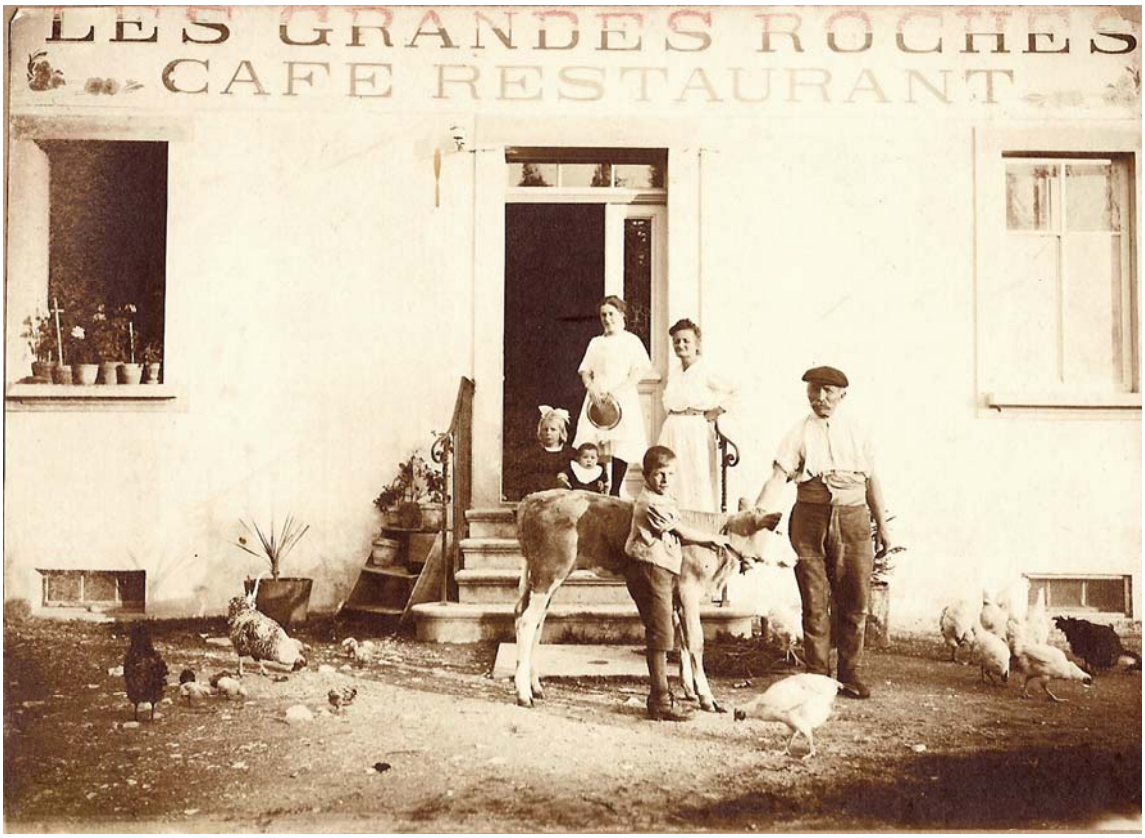
[3] Inconnu au bataillon. Serait-ce par hasard de nouvelles initiales de Samuel Aubert ?



Le nouveau café des Grandes Roches reconstruit selon des critères plus modernes. Théophile Frioud fier de montrer sa plus belle vache.



Théophile Frioud, son épouse et trois de ses filles. La mère et sa fille aînée servent au bistrot.



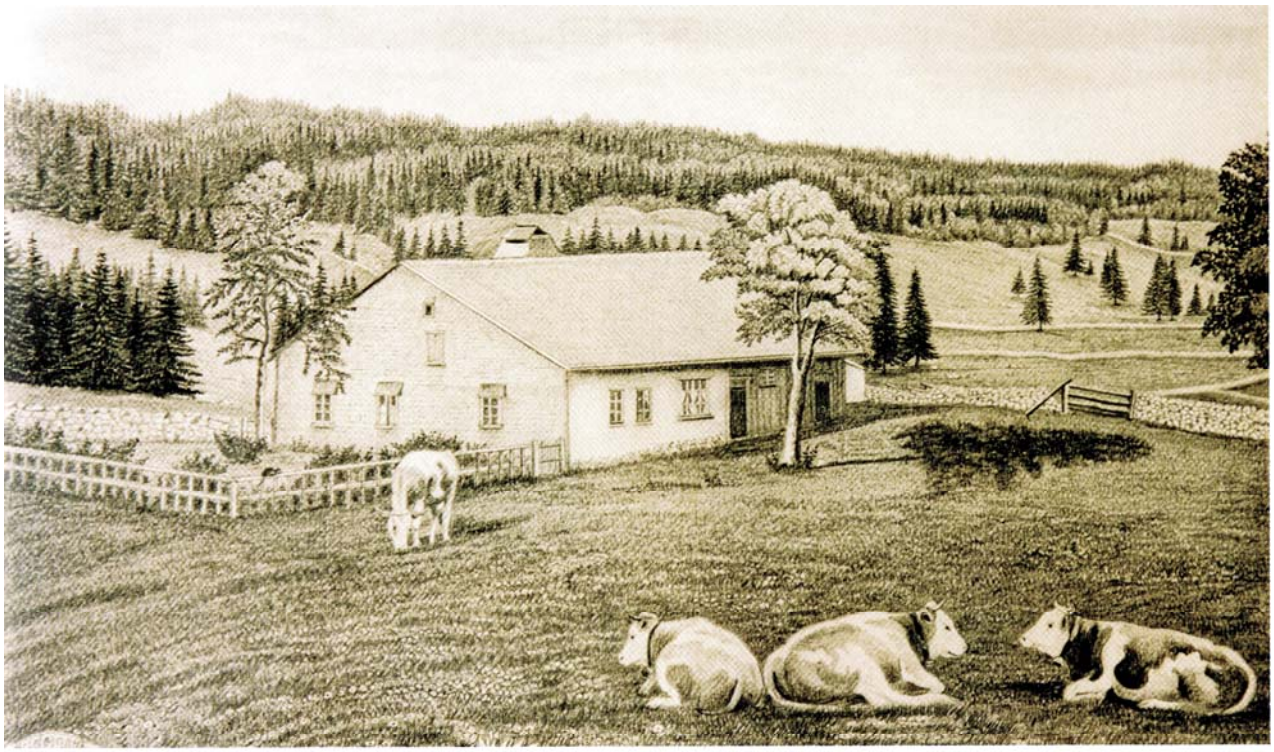
Toujours la famille Frioud sauf erreur. Nous serions-là quelques années plus tard.

Notons pour terminer que le professeur Piguet, dans sa monographie, note ceci :

Café des Grandes Roches et de Chez Pierre.

Faut-il imaginer que dans un endroit aussi retiré, mais où néanmoins passent tous les gens qui s'en vont travailler au Risoud, il ait pu y avoir deux pintes ? Ou faut-il comprendre que le café des Grandes Roches et Chez Pierre ne sont que les deux noms d'un même établissement ?

Nous opterions volontiers pour cette deuxième hypothèse.



Les Grandes-Roches. « Chez Pierre », dessiné par Hector Audemars.

La position des fenêtres, moins nombreuses il est vrai que sur la photo du Café des Grandes Roches, celle de la cheminée aussi, nous font penser que nous avons affaire au même bâtiment.